



Chroniques ferroviaires

Par Dominique ROFFET

AVANT PROPOS

Il faut, pour mener à bien la préparation d'une pièce de quelque importance, avec des acteurs enfants, il faut non seulement beaucoup de patience, mais encore un grand amour de la poésie et une parfaite connaissance du théâtre et de ses lois. Il faut aussi, cela va sans dire, aimer les enfants, mais les aimer sans faiblesse. »

Georges DUHAMEL

Les enfants sont des comédiens nés. Naturels et crédibles avec très peu d'outils. Il suffit de les observer dans leurs jeux. À la vitesse de l'imaginaire, ils plongent dans des univers de fictions qui non rien à envier aux mondes virtuels de l'informatique. Ils créent spontanément des personnages, des dialogues, des situations, des décors avec rien, sans contraintes, sans limites cartésiennes. Ils sont tour à tour acteurs à multiples facettes et metteurs en scène. Seuls ou en groupe, les jeunes enfants sont capables, d'instinct —et c'est une des règles d'or du théâtre !— de *s'identifier à leurs personnages*. Ils les font vivre sans tabous, sans crainte du ridicule, sans retenue.

Au fil des ans, ça se gâte un peu et ils s'éloignent de Peter Pan et Alice.

Sauf quelques uns...

Il serait regrettable de ne pas profiter de ces capacités merveilleuses pour les initier à cet art formidable du théâtre —apprentissage de la vie— et les entraîner dans une aventure, une œuvre collective : la création d'une pièce.

C'est magique !

Chancerel en a défini les objectifs principaux :

- Débarrasser de la timidité
- Rabaisser les prétentions injustifiées
- Combattre l'individualisme
- Éprouver la patience
- Libérer l'imagination
- Forcer la nonchalance

Auxquels, en pédagogues avertis nous pouvons ajouter les avantages suivants :

- Assurer une aisance orale
- Enrichir le vocabulaire et les connaissances
- Motiver et faciliter la scolarité par l'initiative
- Progresser vers un but collectif

Chroniques ferroviaires

- Épanouir, affirmer, consolider la personnalité
- Respecter, les autres, les lieux et une échéance
- Assumer coûte que coûte ses responsabilités.

Ces objectifs pourraient, à première vue, paraître ambitieux. Pourtant, par la volonté, l'enthousiasme et la rigueur, ils sont faciles à atteindre.

« **Les théâtronautes** » **proposent des outils adaptés qui facilitent la réalisation :**

- Des textes de qualité littéraire éprouvés
- Un soutien pédagogique à la mise en chantier du projet avec le « pilote pédago »
- Un dialogue avec l'auteur (voir une rencontre)
- La possibilité de poser des questions à des spécialistes du théâtre jeunesse
- Solliciter l'aide ponctuel d'un metteur en scène du théâtre jeunesse

Il n'y a pas à hésiter, **le cadre scolaire doit être le creuset de cet atelier d'alchimie**. Les enfants, les jeunes et moins jeunes qui ont goûté à cette expérience en sortent **métamorphosés**.

Après trente-six ans d'expérience, personnellement, je ne vois toujours pas les désavantages et trouve toujours autant de bonheur à monter des spectacles. Bien sûr, il faut braver des tempêtes, mais « à vaincre sans péril... » et le jeu en vaut vraiment, vraiment la chandelle !... et tous les feux de la rampe.

Alors, frappons les trois coups...

Gérard HUBERT-RICHOU

Président des theatronautes.com

CODE DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE

Article L121 et suivants dont art 122-4 :

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayant cause est **illicite**. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou procédé quelconque.

**TOUT SPECTACLE DOIT FAIRE L'OBJET D'UNE DÉCLARATION AUPRÈS DE LA
SACD (SACD.fr ou 11bis rue Ballu ; 75442 Paris cedex 09)**

CHRONIQUES FERROVIAIRES

Dominique Roffet

DISTRIBUTION

1- Le vieillard- Michel

2- Première fille- seconde fille- la mendiante- l'homme d'affaire- l'homme en bleu de travail- l'homme entre deux âges- l'agent- le vieil homme- la vieille dame- (voix off haut-parleur)

3- Le voyageur- l'agent

4- Le dragueur- la jeune femme

5- L'agent- le voyageur en retard (voix off : le haut-parleur)

6- Ange- les voyageurs- l'agent- Sandra (voix off du haut-parleur)

7- Marthe- Julien- Alison- Juliette

8- Femme 1- femme 2- femme 3- le voyageur

9- Premier homme- deuxième homme- Ange- le haut-parleur

10- Nadine- Simone

11- Rémi- Louise- Simone

12- Patrick- Michel

13- L'Homme - Ange- la foule

Personnages.

Ils sont nombreux. Les mêmes comédiens joueront plusieurs personnages. Parfois, la distribution pourra être mixte, sans préférence entre hommes et femmes. Une adolescente et un adolescent.

Décor.

Le hall d'accueil d'une gare de province. Un espace libre, deux guichets, une salle d'attente avec bancs. Un accès depuis la ville, un second accès aux quais. Un accès privé, depuis les guichets vers des bureaux. Un panneau indicateur d'horaires. Une grande horloge murale.

A l'exception de la première et de la dernière scène, le plateau est toujours occupé. Des comédiens ou des figurants vont et viennent, consultent les horaires, interrogent des agents, se saluent, accompagnent ou accueillent des voyageurs...

SCÈNE 1

Le vieillard- Michel

Un vieil homme, mal fagoté, chaussé de charentaises, attend, seul, assis sur un banc. Michel, agent de vente, entre depuis les bureaux, à l'arrière de son guichet, qu'il ouvre sans se presser. Le vieil homme consulte sa montre gousset. Michel s'installe confortablement, sort discrètement une bouteille thermos, remplit un gobelet de café qu'il dissimule derrière son comptoir. Pendant ce temps, le vieillard s'est levé et approché à tout petits pas glissés. Parvenu devant le guichet, il s'immobilise et dévisage l'agent qui lui adresse un petit sourire accompagné d'un léger signe de tête. Après un moment de silence, l'employé encourage son visiteur à exprimer ses souhaits d'un mouvement de menton. Nouveau silence.

LE VIEILLARD : Vous avez pas dit bonjour.

MICHEL : Je vous ai souri et adressé un signe de tête.

LE VIEILLARD : Ça remplace pas.

MICHEL : Alors, bonjour. Que puis-je pour votre service ?

LE VIEILLARD : Il est 7 heures 5.

MICHEL (*consultant sa montre*) : J'ai 7 heures 2, vous devez avancer.

LE VIEILLARD : Impossible, je fonctionne au millième de seconde près, réglé sur l'horloge astronomique.

MICHEL : Toutes mes félicitations.

LE VIEILLARD : C'est pas réciproque. (*Il consulte sa montre en l'élevant à hauteur des yeux et en la tapotant du bout du doigt.*) 7 heures 6, à présent. Forcément, ça s'arrête jamais. (*Il indique un écriteau, au-dessus de l'agent.*) Ici, c'est marqué : ouverture du guichet à 7 heures.

MICHEL (*sans perdre son flegme*) : J'ai ouvert à 7 heures, à ma montre. Comme il n'y avait personne, je ne me suis pas pressé pour m'installer.

LE VIEILLARD : J'ai vu. J'étais là, moi.

MICHEL : Le temps que vous arriviez jusqu'ici, j'étais prêt à vous recevoir.

LE VIEILLARD : Avec cinq minutes de retard. De mon temps, quand on disait 7 heures, c'était 7 heures. On arrivait quelques minutes en avance pour ouvrir à l'heure pile.

MICHEL : J'en prends bonne note.

LE VIEILLARD : Trop facile !

MICHEL : Entendu, Monsieur, j'étais en retard et je veux bien comprendre que vous soyez contrarié. A présent, que puis-je pour vous ? (*Le Vieillard le dévisage sans répondre.*) Vous désirez un renseignement ?

LE VIEILLARD (*après un long silence*) : Non.

MICHEL : Un billet de train ?

LE VIEILLARD (*après un nouveau silence*) : Non.

MICHEL : Qu'est-ce que vous voulez, exactement ?

LE VIEILLARD : Rien. Juste vérifier, de mes propres yeux, la mise à mort du service public.

MICHEL : La quoi ? Si c'est une plaisanterie...

LE VIEILLARD : Je sais ce que j'ai vu. Pas de bonjour, cinq minutes de retard et maintenant de la mauvaise foi.

MICHEL (*perdant peu à peu patience*) : Quelle mauvaise foi ?

LE VIEILLARD : Vous voulez un dessin ? Et d'une, vous me racontez que votre montre est à l'heure, c'est faux. Je suis astronomique, moi ! Et de deux, vous avez pas honte de reconnaître que vous avez ouvert à 7 heures 2, c'est-à-dire en retard. Et maintenant, vous avez le culot de soutenir que le service public est pas en train de crever.

MICHEL : Écoutez, Monsieur, chacun son opinion. Maintenant, j'ai du travail, au service du public, justement...

LE VIEILLARD (*après avoir jeté un coup d'œil au hall désert*) : Du travail ? Y a pas un chat, dans votre gare. Et vous savez pourquoi ? Parce que des employés incompetents dans votre genre ont dégoûté les honnêtes gens de voyager encore par le train.

MICHEL : Dans ces conditions, je ne vous retiens pas.

LE VIEILLARD : Manquerait plus que ça. (*Il tourne sur lui-même et commence à s'éloigner, de son pas glissé. Après quelques mètres, il fait face à l'Agent.*) Mais vous vous en tirerez pas à si bon compte. Je serai là demain matin, à 7 heures moins 2, et tous les autres matins et rira bien qui rira le dernier.

MICHEL : Mais enfin, qu'est-ce que je vous ai fait ?

LE VIEILLARD : Vous êtes l'assassin du train, Monsieur ! Vous avez tué cent cinquante ans de tradition ferroviaire et l'Histoire ne vous pardonnera pas !

Le vieillard s'éloigne en ricanant, très content de lui.

MICHEL (*après avoir attendu que le Vieillard soit sorti, il saisit d'une main tremblante le gobelet sous le comptoir, boit une gorgée de café et repose le gobelet*) : Voilà une journée qui commence bien... Quand je raconterai ça à **PATRICK**...

NOIR

SCÈNE 2

Première fille- seconde fille- la mendiante- l'homme d'affaire- l'homme en bleu de travail- l'homme entre deux âges- l'agent- le vieil homme- la vieille dame – (voix off haut-parleur)

Un couple de retraités qui se parlent à voix basse. Un homme (ou une femme) d'affaires, costume croisé et attaché-case. Un homme en bleu de travail. Un homme (ou une femme) entre deux âges. Un agent à son guichet.

Deux jeunes filles entrent, poursuivant leur conversation. Elles sont vêtues de manière excentrique, vulgaire, et mâchent des chewing-gums avec énergie, bouches ouvertes.

PREMIERE FILLE : Et comment que je lui ai dit ! S'il croyait que... Voilà... J'étais pas sa pute !... Non, mais il rêve ou quoi ?...

(Coup d'œil scandalisé de la dame du couple âgé. La Première Fille la regarde et hausse les épaules)

SECONDE FILLE : Ah ! La vache ! T'es une coriace, toi, la vraie teigne.

PREMIERE FILLE : Je lui ai mis les points sur les « I » que... Voilà. Si t'as pas compris je te fais un dessin. Il a compris, tu peux me croire. Con mais pas idiot.

SECONDE FILLE : Ouais, t'as raison... On se pose là ?

(Elles s'adosent à un mur)

PREMIERE FILLE : Non, mais pour qui il me prend ? Genre ?...

SECONDE FILLE : Moi, j'aurais jamais osé. Trop peur que Benjamin m'en colle une.

PREMIERE FILLE : Pour moi, quand ça va trop loin, ça va trop loin.

SECONDE FILLE *(elle manipule son téléphone portable avec dextérité, moyennement concentrée sur ce que raconte son amie)* : Et après, qu'est-ce qu'il a dit ?

PREMIERE FILLE : Je sais pas. J'allais quand même pas écouter ses conneries. Surtout quand il a sorti sa ceinture. J'ai claqué la porte et je me suis barrée.

SECONDE FILLE : Ah ! Quand même, la ceinture... T'as raison, on va pas se laisser traiter. Moi, quand on m'humilie, je suis pas de celles qui se mettent à chialer, mais qui en redemandent, comme... Tu vois qui je veux dire ?...

PREMIERE FILLE : Une poufiasse de première, celle-là. *(Les deux filles ricanent.)* Elle a que ce qu'elle mérite. Ah ! Je te jure ! On se trimballe de ces copines...

SECONDE FILLE : Je l'avais prévenue, va pas te mettre avec ce taré. Même s'il a une grosse queue.

PREMIERE FILLE : Il a une grosse queue ?

SECONDE FILLE : Énorme !

PREMIERE FILLE : Comment tu le sais ?

SECONDE FILLE : Crois-moi sur parole.

PREMIERE FILLE : Non, mais je rêve ! Tu te l'es envoyé ?

(Les deux filles ricanent de plus belle en se donnant des coups de coude, sous le regard halluciné de la dame du couple de retraités)

LA VIEILLE DAME : Oh !

SECONDE FILLE : Maintenant, elle va pas aller se plaindre. En tout cas, qu'elle compte pas sur moi pour l'aider à se moucher.

PREMIERE FILLE : Ouais. Voilà... Comme je dis toujours, jouer les assistantes sociales, c'est pas mon rayon.

(La Mendiante entre, un bébé dans les bras. Malaise général, sauf chez l'homme entre deux âges)

PREMIERE FILLE *(avec une moue dégoûtée)* : Qu'est-ce qu'elle veut, celle-là ?

SECONDE FILLE : Avec un môme, en plus.

(La Mendiante se dirige d'abord, main tendue, vers le couple de retraités, qui recule et va se réfugier dans un coin en lançant des regards apeurés autour de lui, sans jamais avoir regardé la nouvelle venue. La dame âgée s'adresse à voix basse à son mari, en lorgnant du côté du guichet. Le mari acquiesce et se déplace lentement en direction du guichet. La jeune mendiante sollicite l'homme d'affaires.)

LA MENDIANTE *(avec un fort accent)* : Manger. Pour le bébé. Lait.

(L'homme d'affaires la toise avec mépris)

L'HOMME D'AFFAIRES : En ce qui me concerne, c'est non.

PREMIERE FILLE : La claque !...

SECONDE FILLE : Après ça, elle va pas oser venir jusqu'ici. Je te préviens, faut pas qu'elle m'approche.

(La Mendiante tend la main à l'homme en bleu de travail)

L'HOMME EN BLEU DE TRAVAIL : J'ai pas d'argent sur moi, ma petite dame.

(La Mendiante se dirige vers les deux filles. Le Vieil Homme s'entretient avec un Agent, pointant le bras vers la Mendiante. L'Agent montre une figure embarrassée)

SECONDE FILLE : Non, je rêve. La voilà qui se pointe.

PREMIERE FILLE : Attends, je m'en occupe.

(La Mendiante tend la main à la Première Fille. Le Vieil Homme tire par la manche l'Agent réticent, qui se laisse finalement convaincre)

LA MENDIANTE : Pour manger. Bébé. Lait.

PREMIERE FILLE : Ouais, ouais, on a compris (*Elle gratifie la Mendicante d'un regard supérieur, fouille dans son sac, sous l'œil confiant de la Mendicante, en sort solennellement un porte-monnaie qu'elle ouvre pour en tirer un billet qu'elle agite sous le nez de sa vis-à-vis, avant de le remettre dans son porte-monnaie*). Désolée, j'ai pas de monnaie.

SECONDE FILLE : Oh ! Toi, alors !...

(La Mendicante se détourne interdite. L'homme entre deux âges lui fait signe de s'approcher. Il sort son porte-monnaie et donne une pièce à la Mendicante)

PREMIERE FILLE (*à sa copine*) : Pour qui y se prend, celui-là ? L'Armée du Salut, genre ?...

L'AGENT (*gêné, mais encouragé par le Vieil Homme, à l'Homme entre deux âges*) : Monsieur... Vous n'auriez pas dû. Vraiment...

L'HOMME ENTRE DEUX AGES : Pardon ?

L'AGENT : Ça n'est pas raisonnable.

L'HOMME ENTRE DEUX AGES : J'ai donné une pièce à cette fille. Où est le mal ?

L'AGENT : La mendicité est interdite dans l'enceinte de la gare. Vous créez un précédent. Vous l'encouragez à revenir.

LE VIEIL HOMME : Parfaitement. Elle reviendra, et pas toute seule. Ils travaillent en bandes, vous savez. On en a déjà plein la ville. Tous les jours que Dieu fait. Et avec ça, d'une arrogance.

L'HOMME ENTRE DEUX AGES : Ils mangent tous les jours. Pas vous ? Si vous voulez bien m'excuser, j'ai un train à prendre.

(Il sort vers les quais, suivi par des regards désapprobateurs, après un signe de tête à la Mendicante qui s'éclipse de son côté)

LE VIEIL HOMME : J'ai bien cru qu'il allait nous faire la morale.

LA VIEILLE DAME : Il aurait plus manqué que ça ! (*A son mari.*) Tu as bien agi, Raymond. Oh ! Ce bébé pris en otage pour nous attendrir, j'en ai le cœur tout retourné.

L'AGENT (*toujours gêné*) : Bon, ben moi, je retourne à mon guichet.

LE VIEIL HOMME (*à l'Homme en bleu de travail*) : On est littéralement envahis.

LA VIEILLE DAME : A peine si on peut encore marcher sur le trottoir. Vous croyez qu'ils se déplaceraient ? Non, faut les contourner, et moi, avec mes vieilles jambes...

LE VIEIL HOMME : Je ne comprends pas comment Monsieur le maire, qui est pourtant un homme très bien, peut laisser la situation se dégrader ainsi.

LA VIEILLE DAME : Il a peur, pardi ! C'est mafia et compagnie, en face. Ne touche surtout pas à ces gens-là, si tu ne veux pas d'ennuis.

L'HOMME EN BLEU DE TRAVAIL (*vaguement écoeuré, après un coup d'œil à sa montre, et avant de sortir*) : Bon, moi aussi, j'ai un train à prendre.

PREMIERE FILLE (*à sa copine*) : T'as vu sa gueule, quand j'ai baladé le billet sous son nez ? J'te jure qu'elle y croyait.

SECONDE FILLE : Quand même, je t'ai trouvée un peu vache.

PREMIERE FILLE : Tu t'es bien marrée, sur le moment.

SECONDE FILLE : Elle avait un même...

PREMIERE FILLE : Et alors ? Comme l'a expliqué Madame, (*indiquant la Vieille Femme*) c'est pour apitoyer les gogos. Je trouve ça dégueulasse. Moi, les mères capables d'un truc pareil, voilà, je dis qu'il faudrait leur retirer leur gosse.

LE HAUT-PARLEUR : Le train 2735, en provenance de Paris gare de Lyon et à destination de Lausanne, va entrer en gare, voie B, éloignez-vous de la bordure du quai, s'il vous plaît.

LA VIEILLE DAME : Vite, Raymond, on va le rater. Je t'avais dit qu'on aurait dû attendre sur le quai.

LE VIEUX MONSIEUR : Ne t'inquiète pas, chérie, il ne va pas partir sans nous. (*Aux deux Filles*).
Bon voyage, Mesdemoiselles.

PREMIERE FILLE : Bon voyage à vous aussi.

LA VIEILLE DAME (*en sortant, à son mari*) : C'est réconfortant de constater qu'il y a encore des gens bien élevés.

SCÈNE 3

Le voyageur- l'agent

Le Dragueur entre, depuis la ville, et jette un regard intéressé aux deux filles. Elles accueillent cet hommage avec une coquetterie aguicheuse et sortent à leur tour en ricanant. Un voyageur attardé entre précipitamment et court vers le guichet.

LE VOYAGEUR : Le train pour Lyon, il est encore temps ?

L'AGENT : Vous avez votre billet.

LE VOYAGEUR : Non.

L'AGENT : Alors, faudra attendre le suivant.

LE VOYAGEUR : Vous ne pouvez pas m'en délivrer un tout de suite ?

L'AGENT : Le train est déjà à quai, je regrette.

LE VOYAGEUR : Le suivant, c'est quand ?

L'AGENT : Dans une heure.

LE VOYAGEUR : Bon ben, je crois que je vais attendre...

SCÈNE 4

Le dragueur- la jeune femme

Le Voyageur se dirige vers la salle d'attente. Une jeune femme, encombrée d'une imposante valise, entre. Il la contourne sans faire mine de l'aider, lui barrant même le chemin un instant. Le Dragueur se précipite.

LE DRAGUEUR : Laissez-moi vous aider.

LA JEUNE FEMME : Merci, vous êtes très aimable.

LE DRAGUEUR : C'est normal. (*S'emparant de la valise, vraiment très lourde.*) Quel quai ?

LA JEUNE FEMME : Aucune idée. (*Elle cligne des yeux sur son billet, un peu coquette*) Je n'ai pas mes lunettes, vous pouvez me lire ce qui est écrit ?

LE DRAGUEUR : Volontiers. (*Il déchiffre le billet.*) Train, 9262. Ça alors ! C'est celui pour Paris ! Le même que le mien. Quelle coïncidence !

LA JEUNE FEMME (*légèrement moqueuse* :. Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup d'autres destinations, à cette heure-ci.

LE DRAGUEUR : Permettez-moi quand même d'y voir un signe du destin. Avec un peu de chance, on aura des places voisines.

LA JEUNE FEMME (*mystérieuse*) : Peut-être... Mais je ne sais pas si vous apprécierez...

LE DRAGUEUR : Je m'en réjouis déjà.

LA JEUNE FEMME (*minaudant*) : Vous essayez de me flatter.

LE DRAGUEUR : Pas du tout, je suis sincère.

LA JEUNE FEMME : Alors, tout est pour le mieux.

LE DRAGUEUR : Je sens que nous allons passer un très agréable moment.

LA JEUNE FEMME : Je n'en doute pas. Alors, c'est quel quai ?

LE DRAGUEUR (*après avoir consulté le panneau indicateur*) : Numéro 2. Ok, c'est par là.

(Le Dragueur s'achemine vers la porte donnant sur les quais, tirant la valise de la Jeune Femme)

LA JEUNE FEMME : Attendez un instant. (*Elle se retourne vers la porte côté ville et appelle.*) Chéri !

(Un homme entre, porteur d'une valise encore plus impressionnante... et d'un bébé.)

Ce Monsieur a eu la gentillesse de me proposer de m'aider.

Chroniques ferroviaires

(Le bébé se met aussitôt à hurler)

LE MARI *(au Dragueur consterné)* : C'est très gentil de votre part. J'étais un peu inquiet pour ma femme. Voyager seule avec les valises et le bébé... Mais elle m'a rassuré. Elle était sûre de rencontrer un bon garçon dévoué. Elle avait raison. Je vous les confie.

(Le Mari se débarrasse de la valise auprès de Dragueur et dépose le bébé dans les bras de sa femme avant de l'embrasser)

LA JEUNE FEMME *(se dirigeant vers les quais, au Dragueur : Allons, venez. Ne soyez pas timide, le bébé ne vous mangera pas.*

(Le Dragueur, dépité, sort à sa suite en tirant les valises derrière lui)

NOIR

SCÈNE 5

L'agent- le voyageur en retard (voix off : le haut-parleur)

Un couple entre deux âges consulte le panneau d'affichage des trains. Un agent est à son guichet. Le voyageur en retard de la scène précédente patiente toujours dans la salle d'attente. À mesure que la scène se déroule, les voyageurs du tableau suivant entrent.

LE HAUT-PARLEUR : Attention, attention ! Les voyageurs sont informés qu'un train sans arrêt va traverser la gare, quai numéro 1. Éloignez-vous de la bordure du quai, s'il vous plaît.

(On entend le bruit du train qui passe à pleine vitesse. Un voyageur entre et se dirige vers le guichet)

L'AGENT *(au Voyageur)* : Bonjour.

LE VOYAGEUR *(il parle d'une manière volubile* : Bonjour. Je voudrais un renseignement. Oui, c'est ça, un renseignement.

L'AGENT : A votre service.

LE VOYAGEUR : C'est pour ma fille, enfin ma belle-fille, mais pour moi, c'est ma vraie fille. Quand on aime, on se moque du carnet de famille, pas vrai ? En tout cas, moi, je vois les choses de cette façon. Elle doit se rendre sur la côte. Enfin, dans le Sud. Une ville... Si, si... Une ville pleine de vieux, avec un maire ancien champion de moto, qui dénonce l'hislamo-fascisme gangrénant notre pays, vous voyez qui je veux dire ?... Elle va rendre visite à des amis. Notez bien que je ne les connais

Chroniques ferroviaires

pas, mais je connais ma fille et je lui accorde toute ma confiance. Un père, même s'il est pas biologique, doit accorder sa confiance, pour que l'enfant puisse voler de ses propres ailes. Nice ! Voilà, c'est Nice ! Ma belle fille veut aller à Nice !

L'AGENT (*qui a écouté avec une patience qui commence à s'émietter*) : Elle veut partir quand ?

(Ange, le balayeur, entre et adresse un signe amical à l'Agent, qui lui répond. Puis il se dirige vers le fond où il dépose consciencieusement ses affaires et commence son échauffement. Avec son balai, il procède à des mouvements d'assouplissement des bras, puis il s'en sert comme d'haltères qu'il soulève en « épaulé-jeté », enfin, il sollicite l'aide du couple entre deux âges à qui il demande de tenir les deux extrémités du balai qu'il utilise comme une barre horizontale de danseur. Le couple, irrité, finit par lâcher le balai et sort, furieux. Ange commence à balayer le hall)

LE VOYAGEUR (*pendant que se déroule la scène avec Ange*) : Je sais pas très bien. Elle m'a dit entre le 7 et le 28. Moi, en toute honnêteté, j'aurais préféré un peu plus tard, parce que le 30, mon épouse, sa vraie mère, doit subir une coloscopie - la pauvre femme a bien du courage, il en faut de l'abnégation pour se laisser torturer les intérieurs de cette manière - mais ma fille a décrété que ça serait entre le 7 et le 28 et ce que fille veut...

L'AGENT (*luttant pour ne pas perdre patience*) : Il me faudrait une date précise.

LE VOYAGEUR : Je comprends... Tout dépend de ce que ça coûte. Ça coûte combien ?

L'AGENT : C'est variable selon la date.

LE VOYAGEUR : Ah bon ? A vue de nez, ça monterait dans les combien ? Non pas que je n'aie pas les moyens, mais je m'applique à respecter une gestion de bon père de famille, les placements à risque très peu pour moi, le juste prix, voilà mon slogan. A chaque jour sa peine et à chaque chose sa valeur. Alors, combien ?

L'AGENT : Impossible à dire. La grille tarifaire est très large. En fonction du train, de l'heure de départ, de la période.

LE VOYAGEUR : Dites donc, c'est entortillé, votre truc. Avant, on payait au kilomètre, non ? C'était plus simple. Je me souviens, quand on est allés voir les grandes marées, au Tréport, avec mes parents et mes deux sœurs, j'avais quoi, dix douze ans, votre collègue de l'époque, il a multiplié le prix du kilomètre par la distance, on en a eu pour notre argent. (*En confidence.*) Dites, j'ai reçu une vague qui m'a trempé jusque-là, (*il indique sa taille*), même si j'étais perché sur un rocher. Les grandes marées c'était pas une plaisanterie dans le temps. Durant le trajet du retour, je vous raconte pas l'odeur de varech, dans le compartiment, on était en hiver et le wagon était surchauffé. Aujourd'hui, tout est devenu compliqué.

L'AGENT (*de moins en moins patient*) : C'est pour mieux coller aux besoins de notre clientèle.

LE VOYAGEUR (*pensif*) : C'est vrai qu'on est devenu compliqué, nous aussi, la clientèle. Vous n'avez pas un métier facile. Moi, je suis dans l'alimentation pour animaux, ils sont pas faciles non

Chroniques ferroviaires

plus, les chiens, les chats, les canaris. Enfin, c'est surtout leurs maîtres, parfois, on se demande qui est l'animal et qui est l'homme. Les petites vieilles à toutous, on a l'impression que c'est elles qui mangent la pâtée tellement elles chipotent sur les goûts. C'est combien, alors ?

L'AGENT (*épuisé*) : Demandez à votre fille quand elle souhaite voyager et revenez me voir, je serai en mesure de vous renseigner plus précisément.

LE VOYAGEUR : D'accord... Eh bien, merci... Je vois pas ce que je pourrais ajouter... On a fait le tour...

L'AGENT : Ça m'en a tout l'air.

LE VOYAGEUR : Excusez-moi de vous avoir dérangé. Je vous ai pas dérangé, au moins ?

L'AGENT : Non, non, pas du tout. A votre service.

ANGE (*qui s'est approché du guichet et regarde sortir le voyageur, un sourire moqueur aux lèvres. À l'agent :*) Le bavard de service ?

L'AGENT : Tu l'as dit... Une perle, celui-là.

ANGE : Tu lui donnes combien ?

L'AGENT : Huit sur dix.

ANGE : Wouaoh ! Faudrait l'empailler.

SCÈNE 6

Ange- les voyageurs- l'agent- Sandra (voix off du haut-parleur)

Des voyageurs dans le hall, attendent, discutent, consultent les panneaux d'horaires, interrogent l'agent. Parmi eux, Sandra, une belle femme de quarante ans. Une annonce soudaine retentit dans le haut-parleur.

LE HAUT-PARLEUR : Nous informons les voyageurs que le train 9269, en provenance de Lyon-Part Dieu aura un retard d'une durée indéterminée en raison d'un accident voyageur. Nous vous prions de bien vouloir nous en excuser.

ANGE (*à l'Agent*) : Ah ! Voilà le début des emmerdes... Bon courage...

(Ange reprend son balayage. Les voyageurs :)

- Encore un retard ? Ça devient une habitude.

- Ils ont parlé d'un accident.

Chroniques ferroviaires

- Je vais essayer de me renseigner, si j'arrive à trouver un employé.

- Un accident voyageur, on sait ce que ça signifie. Quelqu'un s'est balancé sous le train, oui.

- S'ils veulent mourir, qu'ils choisissent pas les heures de pointe.

- (*A Ange, qui tente, tant bien que mal, de poursuivre son labeur*). C'est arrivé où ?

ANGE : Ah ça ! Faut pas trop m'en demander. Moi je balaye. Pour les réclamations, adressez-vous au « souffre-douleur » habituel.

- (*À Ange*) : Qui ?

ANGE (*désignant un agent*) : Lui. Il a le cuir particulièrement dur.

- (*À l'Agent*). Il y a des victimes ? Il y a des morts ?

L'AGENT : Mesdames et Messieurs, un peu de calme s'il vous plaît. Tout va bientôt rentrer dans l'ordre.

- Mais enfin, il y a eu un accident, oui ou non ? Le train a déraillé ? Combien de temps on va devoir attendre ?

L'AGENT : Non, pas de déraillement. Nous savons seulement que le train est stoppé à la sortie de la gare précédente. Nous vous tiendrons au courant dès que nous aurons des nouvelles.

SANDRA (*à l'Agent*) : C'est bien le train en provenance de Lyon ?

L'AGENT : Oui. Le 9269.

SANDRA : Mon Dieu ! Mon mari est dedans. Jean ! Mon mari, Jean, est à bord de ce train ! Dites-moi s'il lui est arrivé quelque chose !

L'AGENT : Je ne peux pas vous répondre, Madame. J'attends des nouvelles. Mais ne vous inquiétez pas.

SANDRA (*elle saisit fébrilement son téléphone portable et compose le numéro de son mari*) : Jean ! Jean ! Réponds, je t'en prie. Jean, décroche ! (*Eperdue, s'adressant à tout le monde et à personne.*) Il ne répond pas. Pourquoi est-ce qu'il ne répond pas ? Il n'éteint jamais son portable. Il devrait répondre.

LE HAUT-PARLEUR : Nous informons les voyageurs qu'un accident passager s'étant produit sur la ligne Lyon-Lons, un retard d'environ une heure est à prévoir à l'arrivée du TGV 9269. Nous vous prions de bien vouloir nous en excuser.

- Rien de plus ? Ils ne disent pas ce qui est arrivé ? C'est un scandale !

- Une heure de retard ! Je vais rater ma correspondance.

SANDRA (*courant en tous sens, à la recherche improbable d'une information que personne ne possède*) : Quelqu'un peut me renseigner ? S'il vous plaît, on a des nouvelles de mon mari ?

L'AGENT (*tendant de l'apaiser et l'obligeant à s'asseoir*) : Madame, je vous en prie, il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Je suis sûr que votre mari va très bien. Dès que nous aurons des nouvelles vous serez immédiatement informée. Attendez tranquillement avec les autres.

Elle se relève aussitôt et demeure figée, de face. Tandis qu'on tourne lentement les aiguilles d'une grande horloge, au fond, tous les personnages, sauf Sandra, se déplacent et bougent tout à coup à petits gestes saccadés, comme dans un accéléré cinématographique, chacun vacant sans inquiétude particulière, malgré la nervosité ambiante. Ange, le balayeur, un peu désorienté par l'accélération du temps, accumule les maladresses, lâche son seau, se prend les pieds dans son balai, se cogne aux murs en tournoyant sur lui-même. Seule Sandra demeure dans le temps long de l'attente, alors que les autres personnages vivent la durée de l'heure qui passe.

SANDRA : Attendre tranquillement ? C'est impossible. Où es-tu, Jean ? Cette vive douleur dans la poitrine. Un pressentiment. Finir sous les roues d'un train ? Non, tu es trop plein de vie... Et pourtant... Je me souviens, au début tu n'étais que lumière et tu m'as éclairée. J'en ai été transfigurée. Et puis les jours se sont transformés en mois et en années et le quotidien, le terrible quotidien, s'est dressé entre nous. Oh ! Nous avons lutté... Et puis, nous avons abandonné, sans même nous en rendre compte... Jean, où es-tu ? Regarde-moi, soudain folle de ton absence. Toi qui n'as jamais été à moi et qui m'appartiens pour toujours. Voilà que tu me manques plus encore que cet enfant que nous n'avons pas eu.

(On arrête de tourner les aiguilles de l'horloge, les personnages retrouvent une mobilité normale, le temps pour Sandra d'interroger de nouveau un Agent)

SANDRA (à l'Agent) : Toujours rien ? Je suis morte d'inquiétude.

L'AGENT : Ça ne devrait plus tarder. Je vous assure qu'il n'y a pas de quoi vous mettre dans un état pareil.

(On s'active de nouveau sur les aiguilles de l'horloge. Les personnages retrouvent leur rythme accéléré, sauf Sandra)

SANDRA : Jean, ton ambition nous a éloignés l'un de l'autre. J'aurais dû t'aider davantage, me montrer plus compréhensive. Au début, je t'ai secondé de mon mieux, avant de me lasser de tes colères et de ta rage, quand tu soulageais ta frustration sur moi. Tes échecs t'ont rendu amer tandis qu'ils me rendaient malheureuse. Lequel de nous deux a été le plus égoïste ? Oui, oh oui, j'ai songé à te quitter, plusieurs fois. Et quand ce n'était pas moi, tu l'envisageais de ton côté. Mais en cet instant, ce que je n'aurais pas cru possible il y a une heure, j'ai peur de te perdre. Comme si la douleur d'être à toi était oubliée. Ma vie m'échappe, mais tu es l'homme de cette vie et je veux la poursuivre à tes côtés. Reviens, Jean, je t'en prie, reviens.

(La temporalité redevient normale quand retentit la voix dans le haut-parleur)

LE HAUT-PARLEUR : Nous informons les voyageurs que le TGV 9269 va entrer en gare. La SNCF vous présente ses excuses pour ce retard indépendant de sa volonté.

(Certaines personnes se dirigent vers les quais, d'autres attendent sur place. Sandra demeure paralysée face à la porte donnant sur les quais)

- Oui, c'est jamais la faute de personne.

Chroniques ferroviaires

- Ah ! C'est pas trop tôt.

- C'est quel quai ? Ils ont pas dit quel quai.

(On entend le bruit d'un train qui s'arrête, l'annonce d'un haut-parleur sur les quais, (« Lons Le Saunier, trois minutes d'arrêt ») tandis que des conversations perdurent. Les passagers descendant du train apparaissent par le fond. Parmi eux, Jean, énervé, de mauvaise humeur)

SANDRA : Jean, te voilà enfin !...

(Sandra veut se jeter dans ses bras. Il la repousse brusquement)

JEAN : Jamais vu un tel bordel ! Tout ça pour un pauvre type qui s'est balancé sur la voie. Ils vont m'entendre, à la direction de la SNCF !

SANDRA : Je me suis fait tellement de souci. Je suis tellement contente de te voir.

JEAN : Arrête avec ces enfantillages. Tu ne changeras donc jamais. Alors, tu viens ? Rentrons, je suis crevé. J'espère que tu n'as pas garé la voiture au bout du monde.

(Sandra demeure interdite, les bras ballants. Ange s'approche doucement d'elle et lui passe un bras réconfortant par-dessus les épaules)

NOIR

SCÈNE 7

Marthe- Julien- Alison- Juliette

Des voyageurs, dans le hall et la salle d'attente où Ange, assis sur un banc, s'accorde une pause en mangeant un énorme sandwich.

Marthe et Julien entrent. Julien est vêtu d'une tenue de sport de prix et porte un énorme sac à dos. Marthe arbore la tenue stricte d'une bourgeoise un peu coincée.

MARTHE : Tu n'as pas oublié ta brosse à dents, au moins ?

JULIEN : Non, maman.

MARTHE : Et tes mouchoirs, tu as pensé à tes mouchoirs ?

JULIEN : J'utilise des kleenex.

MARTHE : Ah bon ? Tu ne te sers pas des mouchoirs que j'ai brodés à ton nom ?

JULIEN : Non, maman.

MARTHE : Et depuis quand ?

JULIEN : Deux ou trois ans, pas plus.

MARTHE : C'était bien la peine que je les lave toutes les semaines. En tout cas, tu n'oublieras pas de changer de petite culotte tous les jours.

JULIEN (*épuisé*) : Maman...

MARTHE : Je te connais, tu sais, c'est moi qui t'ai mis au monde et je sais qu'il t'arrive de garder les mêmes sous-vêtements plusieurs jours de suite. A la maison encore, ça peut passer, mais au camp, si jamais quelqu'un s'en aperçoit.

JULIEN : Je changerai de slip tous les jours, promis. Ta réputation de mère exemplaire ne souffrira pas. Tu es contente ?

MARTHE : Ne le prends pas sur ce ton avec moi, tu veux bien ? Je suis ta mère et je ne t'ai pas élevé de cette manière. Tu m'effraies, Julien. Je te vois changer, et pas dans le bon sens. Tu deviens insolent.

JULIEN : J'ai quatorze ans, on appelle ça l'âge bête, non ? J'essaye d'être à la hauteur.

MARTHE : Ah ! Pas d'ironie, je t'en prie ! Si ton père n'avait pas insisté, jamais je ne t'aurais laissé partir pour ce camp. Avec des inconnus, des gamins dont on ne connaît même pas les familles. Encore moins d'où elles viennent. Déjà que tu files un mauvais coton, je me demande dans quel état je vais te retrouver dans trois semaines.

JULIEN : Tu t'inquiètes pour rien, je t'assure, je serai digne de ton nom. Maintenant, lâche-moi un peu.

MARTHE : Non mais, ces manières ! Ces manières ! Au moment de me quitter, en plus. Tu abuses de la situation, sachant que je ne souhaite pas que nous nous séparions sur une querelle. C'est la première fois que tu quittes la maison, tu ne connais rien au monde, à ses dangers. Je me demande si ce n'est pas une belle bêtise de te laisser partir.

JULIEN : J'ai grandement l'âge de quitter le nid sans tomber de la branche.

MARTHE : Promets-moi. (*Elle se rapproche de son fils, sur le ton de la confiance.*) Promets-moi de ne pas fréquenter les mauvaises personnes, les meneurs, ceux qui encouragent à la dépravation...

JULIEN : Les quoi ?

MARTHE : Tu me comprends, n'est-ce pas ?

JULIEN : Pas vraiment.

MARTHE (*encore plus discrètement*) : Ceux qui disent des gros mots, qui racontent des histoires sales — bouche-toi les oreilles si tu en entends ceux qui commettent des horreurs... Des horreurs sous les draps pendant la sieste, enfin, je me comprends. (*Julien éclate de rire.*) Qu'est-ce que j'ai dit de si drôle ?

JULIEN : Maman, dans quel monde vis-tu ? J'ai quatorze ans, les siestes sont finies depuis belle lurette et je vais dans un camp organisé par la paroisse, pas dans un bordel.

MARHE (*horrifié*) : Oh ! Tu entends comme tu parles, déjà ? Je me demande où j'ai bien pu faillir dans ton éducation pour endurer un tel tourment. (*Elle examine soudain le menton de Julien*) Qu'est-ce que c'est que ça ? Un poil noir et dur. Ne me dis pas que tu te rases, à présent ?

Chroniques ferroviaires

JULIEN : Tous les matins depuis la rentrée scolaire.

MARTHE : Je n'ai jamais vu de rasoir dans ta salle de bains.

JULIEN : Je le planque.

MARTHE : Tu me caches quelque chose ? Mon fils me cache quelque chose ?

JULIEN : J'ai peur que oui, tu devras t'y habituer.

MARTHE : Je savais que c'était une bêtise, une énorme bêtise de te laisser aller à ce camp. Ce que je regrette d'avoir cédé à ton père. Oh ! Ce que je regrette.

JULIEN : Il est encore temps de changer d'avis, après tout, je n'y tiens pas plus que toi à ces vacances chez les curés.

MARTHE : C'est tout à fait impossible, tu sais bien que ce que ton père veut... *(Son regard accroche Juliette et Alison qui pénètrent dans la gare et elle se fige.)* Ne te retourne pas. Ne regarde pas derrière toi.

JULIEN *(qui s'est empressé de regarder là où il ne faut pas)* : Où ça ? Qu'est-ce qu'il y a ?

MARTHE : Ne regarde pas, je te dis !

(Juliette, franchissant la porte, côté ville, a aperçu Marthe et lui adresse un grand signe, tandis que Marthe fait semblant de ne pas l'avoir vue. La fille de Juliette, Alison, entre à son tour, gothique, nonchalante, à la traîne. Juliette est aussi négligée que Marthe est collet monté)

JULIETTE *(à haute voix, et avec de grands signes, se dirigeant vers Marthe)* : Madame Salomon Duplessis ! Madame Salomon Duplessis ! Hou ! Hou !

MARTHE *(bas, à Julien)* : Jamais je ne me suis trouvée dans une situation aussi embarrassante.

JULIEN *(à voix basse, amusé)* : Elle fréquente la même paroisse que toi, non ?

MARTHE *(bas)* : Mais pas sur les mêmes bancs.

JULIEN *(bas, d'un ton moqueur)* : Toi et ton arrogance de classe ! A la prochaine révolution, tu finiras sur l'échafaud.

JULIETTE *(à Marthe)* : Madame Salomon Duplessis, ça m'a fait drôlement plaisir de vous voir. On a pas trop souvent l'occasion d vous croiser dans c'quartier.

(Elle tend une main énergique que Marthe ignore ostensiblement. Par réflexe, Juliette s'essuie la main sur son vêtement)

Alors, on accompagne le petiot ?

MARTHE : On se connaît ?

JULIETTE : Juliette ! Juliette Brindorge, la maman d'Alison. Alison, dis bonjour à Madame Salomon Duplessis.

ALISON *(avec indifférence)* : Salut ! *(Plus aimablement, à Julien.)* Salut ! Toi aussi tu mets les bouts loin de ta vieille ?

Marthe est sur le point de s'étouffer d'indignation.

JULIEN : On peut voir les choses de cette façon.

MARTHE : Ah ! Madame Brindorge. Oui, oui, ça me revient. Euh ! Comment allez-vous ?

(Julien et Alison s'éloignent de leur côté)

JULIETTE : Couci couça... Ça m'cause de la peine de voir ma fille s'éloigner de sa maman. On a beau dire, mais à quatorze ans, ça reste une gamine et rien qu'à l'idée d'plus la voir pendant trois semaines, j'en ai des démangeaisons sous les pieds... *(Elle lève la jambe et montre son pied.)* Là, tout le long, où y a de la corne, vous voyez ?

MARTHE *(qui a un recul dégoûté et a blêmi)* : Parce que vous... Enfin, elle part en vacances ?

JULIETTE : Elle va au camp, tout comme votre gars, à c'que j'comprends.

MARTHE *(effondrée)* : Alison se rend au camp du père Garnier ? Mais enfin, c'est impossible ! Enfin, je veux dire... Quelle merveilleuse idée...

JULIETTE : Vous croyez ? Ça m'rassure. Parce que, pour tout vous dire, j'ai longtemps hésité. Alison c'est un cheval sauvage, ça rue dans les brancards pour un oui pour un non, et, depuis qu'elle est devenue gothique, ça s'est pas arrangé... La vie en collectivité... Les contraintes... Les règlements, j'avais des doutes... J'espère que ça lui mettra un peu d'plomb dans la tête. Votre gamin aussi, il a besoin qu'on l'recadre ?

MARTHE : Absolument pas ! Julien était volontaire pour vivre pleinement cette expérience formatrice, se rendre utile auprès des autres, apprendre à les connaître. La vie de groupe, tout ça...

JULIETTE : « Tout ça », vous avez raison. Alison a un besoin urgent de « tout ça ». J'suis sûre qu'votre Julien lui donnera le bon exemple.

MARTHE : C'est-à-dire... Je ne suis pas certaine qu'ils se retrouvent ensemble.

JULIETTE : Si, si ! J'me suis renseignée, c'est mixte.

MARTHE : Mixte ?

JULIETTE : On leur fait confiance, aux mêmes. C'est un nouveau... Comment il dit, déjà, le père Garnier ? Un nouveau concept pédagogique.

MARTHE *(horriifiée)* : Mon Dieu ! Le père Garnier, adepte du laxisme et de la permissivité !

JULIETTE *(avec incompréhension)* : J'ai dit ça ? J'm'en suis pas aperçue.

MARTHE : C'est... C'est... Je n'arrive pas à y croire ! Personne ne m'a prévenue, c'est insensé, sinon, je n'aurais jamais accepté... J'en référerai à l'archevêché, vous pouvez me croire. Exposer des enfants à de tels risques...

JULIETTE : Vous bilez pas à ce point, M'dame Salomon Duplessis. C'est la vie, non ? Y se mélangent tous les jours, à l'école, dans la rue, pourquoi pas en camp ? Vot'Julien, il est pas en sucre.

MARTHE : Vous ne comprenez pas ? A l'école, dans la rue, comme vous dites, ils ne... Ils ne dorment pas. Je veux dire... Ils ne couchent pas...

JULIETTE : Ah ! Mais non ! Y z-ont des dortoirs séparés.

MARTHE : Vous ne dites pas ça pour me rassurer ?

JULIETTE : Remarquez, ça les empêchera pas de naviguer de l'un à l'autre. On connaît la jeunesse, c'est tout en glandes. Je me souviens de moi à leur âge...

MARTHE : Il faut absolument que je mette Julien en garde. Mon Dieu ! Je suis bouleversée. Bouleversée.

(Marthe s'éloigne et sort, à la recherche de Julien. Juliette, ridiculement coquette, sort un flacon de parfum de son sac et s'en asperge abondamment. Puis elle exhibe un grand mouchoir dont elle se ventile avant de s'essuyer le visage et le cou)

JULIEN (à Alison) : C'est la première fois que tu vas en camp ?

ALISON : Ouais ! Ma maternelle est cinglée. Elle croit dur comme fer que j'en reviendrai transformée en Bernadette Soubirous.

JULIEN : La mienne a une peur bleue que je rencontre le Diable. Ce qu'elle craint le plus, chez le Diable, c'est sa queue. Elle tremble pour mon pucelage.

ALISON : Et toi ?

JULIEN : J'y penserai le moment venu.

ALISON : Conneries. J'suis sûre que tu penses qu'à ça.

JULIEN : Comment tu le sais ?

ALISON : Suffit de te regarder. T'es comme tous les autres.

JULIEN : Les filles, c'est pareil.

ALISON : Et comment ! Tu me plais bien, toi, pour un fils de bourge.

JULIEN : Ma mère est bourge, pas moi.

ALISON : C'te blague ! T'es bourge de la tête aux pieds, et à l'intérieur de la tête encore plus. Quand on naît avec une petite cuiller en argent dans la bouche, pas facile de la recracher, même si on croit honnêtement en avoir envie.

JULIEN : Tu parles vachement bien.

ALISON : Pour une fille de prolo ?

JULIEN : Arrête, c'est pas ce que j'ai dit.

ALISON : Pire, tu l'as pensé... Malgré toi. T'es formaté pour le penser, alors je t'en veux pas.

JULIEN : Tu fais de la politique ?

ALISON : Ça va pas, la tête ! Y a qu'une chose qui m'intéresse, les mecs. Mais j'en suis pas aveugle pour autant.

JULIEN : En tout cas, tu caches bien ton jeu.

ALISON : Parce que j'suis fringuée comme Dracula et que j'ai pas les bonnes manières ? Si t'écoutes un peu, au lieu de regarder ? C'est ce qu'on pense qui compte, pas l'apparence. Arrête d'imiter ta mère.

JULIEN (*vexé*) : Je n'imité pas ma mère, qu'est-ce que tu racontes ?

ALISON : Prends pas la mouche, je t'explique. Ta mère, elle bouffe les préjugés à la louche. Alors, quand elle regarde les autres, elle peut pas s'empêcher de les ranger dans des cases. La seule chose qui l'embête, c'est quand quelqu'un déborde de sa case. Mais, avec ma mère et moi, elle a pas ce souci.

Chroniques ferroviaires

T'as vu sa tronche, quand on s'est pointées, tout à l'heure ? Elle supportait pas l'idée de nous dire bonjour. On mélange pas les torchons et les serviettes.

JULIEN : Et toi, t'en as pas, des préjugés ?

ALISON : Fais pas chier !...

JULIEN : On se mettra ensemble, au camp ?

ALISON : Si tu veux. Mais je te préviens, t'es pas mon genre.

JULIEN (*déçu, mais affectant de ne pas l'être*) : Toi non plus. Mais je m'étais dit qu'avec un petit effort...

ALISON : Ouais... Rêve pas trop, mon grand. La fin de la lutte des classes est pas pour demain.

(*Marthe entre, cherchant nerveusement son fils du regard. Elle se retrouve aux côtés de Juliette*)

MARTHE (*à Juliette*) : Mon fils, vous ne l'avez pas vu ? Je l'ai cherché partout. Je suis folle d'inquiétude.

JULIETTE : À force de lui courir après, vous finirez par le perdre pour de bon. Moi, Alison, j'lui laisse la bride sur le cou et elle revient toujours. Un cheval sauvage, mais qui sait où trouver l'avoine. (*Elle indique l'endroit où se trouvent les deux adolescents.*) Il est là, votre grand dadais. Regardez comme ils sont mignons. Je crois qu'ils vont bien s'entendre.

MARTHE : Je le crains... Je voulais dire, j'en ai l'impression, moi aussi.

NOIR

SCÈNE 8

Femme 1- femme 2- femme 3- le voyageur

La file d'attente aux guichets. Ange, le balayeur passe et repasse entre les gens, dans une sorte de danse. De temps à autre, il époussette un revers, brosse une chaussure, dépose un baiser sur un front. Un jeune homme barbu entre et se dirige vers le guichet, sans respecter sa place dans la queue.

FEMME 1 (*derrière la Femme 2 dans la queue, montrant l'homme barbu, au guichet*) : Vous avez vu ? Il est passé devant tout le monde. Quel culot. Il y en a, je vous jure.

FEMME 2 : Il est peut-être pressé ?

Chroniques ferroviaires

FEMME 1 : C'est pas une raison. Moi aussi, je suis pressée, et pourtant, je reste dans la queue. Votre ticket, c'est quel numéro ? (*La Femme 2 lui montre son ticket.*) 45, et moi le 46. Vous voyez... (*En hochant la tête en direction du jeune barbu.*) Mais vas-y, prends tout ton temps, maintenant ! Il le fait exprès, j'en suis sûre, ça l'excite. Les juges sont trop laxistes, voilà ce que je pense.

FEMME 2 : Les juges ?

FEMME 1 : La peur du gendarme, y a que ça de vrai. Je leur apprendrais le civisme à coups de pieds au cul, moi !

FEMME 2 (*avec ironie*) : Allez le dénoncer. Peut-être qu'on le jettera en prison.

FEMME 1 : Oh ! Je pourrais, ça serait pas la première fois. Mais, en ce moment, je suis de bonne humeur, ma fille a eu son quatrième bébé.

FEMME 2 : Félicitations.

FEMME 1 : Il a cinq mois. Un petit Kevin. Le sacripant l'a complètement déchirée en sortant, c'est les risques du métier. Déjà, avec son deuxième, il avait fallu la recoudre, une vraie boucherie. On dira ce qu'on veut, mais, être mère demande des sacrifices. Remarquez, il y a des compensations. Hein ? Vous trouvez pas ?

FEMME 2 : Quoi ?

FEMME 1 : Il y a des compensations. Vous avez des enfants ?

FEMME 2 : Non.

FEMME 1 (*sur un ton de reproche*) : Je vois... (*De nouveau irritée à l'égard de l'homme au guichet*) Il va se bouger, oui ? On va pas y passer la journée. (*Elle se contorsionne pour mieux voir l'homme.*) Ça alors ! Vous avez remarqué ?

FEMME 2 : Quoi ?

FEMME 1 : Regardez mieux, rien ne vous choque ?

FEMME 2 : Non.

FEMME 1 (*trionphale*) : Il porte la barbe !

FEMME 2 : En effet, maintenant que vous le dites.

LE BALAYEUR (*déposant un baiser sur le front de la Femme 2 avant de balayer fébrilement autour d'elle, en chevalier servant*) : Bonjour, vous !

La Femme 2 lui rend son sourire et fait la coquette.

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
ADRESSER À**
www.theatronautes.com